

Marie Desplechin

Une vague d'amour sur un lac d'amitié



Le livre

Fraîchement entrée au collège, Suzanne débute son apprentissage de la langue anglaise. Souhaitant s'assurer de la réussite de leur fille dans cette nouvelle matière, ses parents lui trouvent un répétiteur en la personne de Tim, un jeune étudiant anglais. Très vite pourtant, les jeunes gens délaissent l'anglais pour échanger en français sur des sujets graves et passionnants.

C'est la première fois que Suzanne rencontre un adulte qui apporte de vraies réponses à ses questions. Mais un jour, une ombre s'installe : Tim s'est disputé avec sa fiancée, et le mal lui paraît irréparable.

Suzanne trouvera-t-elle le moyen de lui venir en aide ?

L'autrice

Marie Desplechin est née à Roubaix en 1959. Elle a fait des études de lettres et de journalisme. Dans ses romans pour la jeunesse, elle explore différentes veines littéraires : le roman historique avec *Satin grenadine* et *Séraphine* dont les thèmes principaux sont le XIX^e et l'émancipation des femmes ; le roman à plusieurs voix où se côtoient fantastique et réalité contemporaine avec *Verte*, *Pome* et *Mauve* ; les récits sur l'adolescence d'aujourd'hui, dont notamment *Le journal d'Aurore* ; le fantastique et l'étrange avec *Le monde de Joseph* et *Elie et Sam*.

Marie Desplechin

Une vague d'amour sur un lac d'amitié

l'école des loisirs

11, rue de Sèvres, Paris 6^e

**Où je ne dors pas et où je trouve qu'aimer
est une activité plutôt décevante**

– Comment? C'est encore allumé?

D'une main, j'ai glissé mon livre sous la couette. De l'autre, j'ai écrasé l'interrupteur dans ma paume moite. La tête sur l'oreiller, raide comme une bûche, j'ai fermé les yeux. Il ne m'avait pas fallu plus de deux secondes pour réagir. Mais, hélas, c'était encore deux secondes de trop.

Ma mère a poussé brusquement la porte de ma chambre. Sa silhouette implacable s'est dessinée dans la lumière du couloir. J'ai pensé à Nosferatu. À son ombre géante de vampire en pardessus. Mais je n'ai rien dit.

Habilement, j'ai voulu tromper l'ennemi. Un léger ronflement s'est discrètement envolé de mes lèvres... En vain. J'ai senti une présence tiède penchée juste au-dessus de moi. Quand j'ai rouvert les paupières, la tête ronde était penchée sur mon petit visage coupable. J'ai écarquillé des yeux de chouette. Ma mère a eu la preuve que je ne dormais pas, mais alors pas du tout.

Elle a tiré le drap de ma couette et exhumé le livre que j'avais posé sur mon ventre, à plat pour ne pas perdre la page. Une pétarade frénétique m'a explosé aux oreilles :

— Tu lis ? Encore ? Tu as vu l'heure ? Tu crois que c'est raisonnable ? Tu espères être en forme demain ?

Les questions s'enchaînaient sans attendre de réponse. Exactement comme s'il ne s'agissait pas de questions, mais d'autant de coups de bâton assenés sur mon crâne fragile. Pourtant, à chacune j'aurais pu répondre. Ce qui aurait donné à peu près :

— Oui. Oui. Oui. Non. Non.

À quoi bon, n'est-ce pas ? Alors, abandonnant

toute discussion, j'ai agi selon mon cœur. Je l'ai attrapée par les oreilles, j'ai baissé le maternel visage vers ma face de belette et je lui ai bramé dans le nez :

– Est-ce que tu m'aimeuh ?

D'un geste des épaules, elle a dégagé sa tête de mon emprise démoniaque. Elle était surprise. Elle a fait un pas en arrière.

– Ça suffit, m'a-t-elle dit, ce n'est pas la question.

– Oui, mais quand même, ai-je insisté. Est-ce que tu m'aimes ?

– Bien sûr que je t'aime, a-t-elle répondu en secouant la tête de droite à gauche, avec ce mouvement qui dit parfois oui, mais qui veut généralement dire non. Puisque je suis ta mère. Voilà pourquoi je veux que tu dormes. Gare à toi si je te reprends la lumière allumée.

Je suis retombée sur mon matelas comme une crêpe mal cuite s'affaisse au fond d'une poêle. Elle a tourné le dos.

– Bonne nuit, ai-je lancé à la porte, dors bien, laisse un peu de lumière s'il te plaît...

Mais bien sûr elle avait déjà éteint la lampe dans le couloir. J'ai attendu quelques minutes que son pas s'éloigne puis j'ai doucement approché ma lampe de mon oreiller. À moitié dissimulée par l'oreiller et la couette, la lumière ne se remarque pas du couloir. Et devinez ce que j'ai fait ? Eh bien j'ai repris mon livre, j'ai retrouvé ma page, et j'ai recommencé à lire.

Si j'en avais eu le courage, je serais sortie de mon lit, je l'aurais pourchassée dans le couloir et je lui aurais demandé :

– D'accord, mais est-ce que tu m'aimes VRAIMENT ?

Mais j'ai onze ans, et je sais qu'on n'obtient pas grand-chose à s'obstiner bêtement au milieu de la nuit. Au mieux, je me serais entendu dire :

– Enfin oui évidemment, je t'aime vraiment !
Calme-toi maintenant et va te recoucher.

J'ai préféré me remettre à lire. Avez-vous déjà remarqué que l'amour est très différent de la pâte d'amandes ? Imaginez que vous vouliez très fort de la pâte d'amandes. Vous demandez poliment :

– Je peux avoir de la pâte d'amandes ?

– Mais oui bien sûr, vous répond l'adulte de service.

Vous vous servez. Vous mangez. Vous en reprenez un peu, pour voir. Délicieux. Vous vous gavez comme un pourceau. Et que notez-vous au bout d'un moment ? Vous notez que la question de la pâte d'amandes ne se pose plus. Du moins tant que vous n'avez pas digéré cet amas sucré qui vous écrabouille l'estomac. Vous êtes tranquille.

Prenez maintenant l'amour. Vous demandez poliment :

– Est-ce que tu m'aimes ?

– Mais oui bien sûr, vous répond l'adulte de service.

Vous êtes bien avancé. Car que notez-vous ? Que vous n'avez rien de plus. Que la question de l'amour se pose toujours.

– Tu m'aimes comment ? demandez-vous alors, en espérant une réponse qui ait la consistance de la pâte d'amande.

– Quelle question ! lance l'adulte de service qui a le plus souvent autre chose à faire (essorer

la salade, téléphoner à l'assurance, signer votre bulletin, au choix). Je t'aime beaucoup, voilà.

Éprouvez-vous un sentiment de satisfaction ? Moi, pour ma part, pas du tout. Tout le monde répond mécaniquement aux enfants. Autant mettre cinq francs dans une machine qui, au lieu de vomir une araignée rose en plastique mou, vous dirait de sa voix synthétique :

– Mais oui mon chéri évidemment je t'aime. Crouic, crouic. Je t'aime, crouic. Je t'aime, plong, plong...

Les adultes ne font aucun effort pour apporter de vraies réponses aux vraies questions des enfants. Ils préfèrent les questions qui ne méritent pas de réponses, et les réponses qui n'ont pas besoin de questions.

Exemple de question sans réponse :

– Tu seras très gentille avec cette pauvre Tante Adèle qui a eu tellement de malheurs, n'est-ce pas ?

Inutile de se fatiguer à articuler, la réponse est « oui ». Il serait dangereux de répondre :

– Non, je serai odieuse car elle est méchante et je la hais.

Exemple de réponse sans question :

– Eh bien oui, j’ai énormément travaillé au collège et j’aimerais que tu en fasses autant si tu ne veux pas finir à la rue sans emploi.

Aviez-vous posé une question ? Non, ne cherchez pas : vous n’aviez rien demandé. Ce qui n’était pas une raison pour ne pas vous répondre...

Je rêve parfois la nuit de réponses à la saveur d’amande. Je suis dans un jardin rempli de rosiers grimpants et de buissons de lilas. J’avise un adulte qui bine paisiblement un carré de fraisiers. Je me plante derrière lui, les mains dans les poches de ma robe, et je lui demande :

– Dis donc, toi, est-ce que tu m’aimes ?

Il se relève et se retourne vers moi.

– C’est une bonne question, dit-il avec un regard intéressé. Je suis content(e) que tu me l’aies posée aujourd’hui. L’amour est une chose compliquée, vois-tu, et je me demande parfois si je t’aime comme tu le mérites. Connais-tu l’expression « aimer quelqu’un comme la prune de ses yeux » ?

Et ainsi de suite... Nous allons nous asseoir tous les deux sur un petit banc de jardin pour causer à notre aise. Toute une merveilleuse conversation pourrait s'ensuivre, expliquant le pourquoi et le comment de cet amour. Et la question ne se poserait plus pour un certain temps.

Évidemment, ce n'est qu'un rêve, le jardin, les fraisiers, la discussion et tout ça.

Où je fais la connaissance d'une personne formidable

– *Repeat after me...*

J'ai commencé à étudier l'anglais cette année.

– *My name is Suzanne and I am eleven.*

Je m'appelle Suzanne et j'ai onze ans. Je suis donc une élève de sixième. J'aime la sixième, j'aime ma carte de sortie et tous ces professeurs qui mettent si longtemps à retenir nos noms en début d'année. J'aime aller terminer dans une salle le sommeil si généreusement commencé dans une autre. J'aime apprendre à parler une nouvelle langue. Justement, j'en avais un peu marre de la mienne.

Je crois que je suis la seule à être contente. Autour de moi, dès l'année dernière, ils se sont tous affolés. Le collège terrorise les adultes. C'est une chose à savoir. J'ai cherché un moment ce qui leur faisait si peur. Puis j'ai fini par comprendre.

– Si tu n'as pas de très bons résultats, m'a lancé ma mère un soir, tu ne seras pas prise dans un bon lycée, tu ne pourras pas faire de bonnes études et tu ne trouveras pas de travail.

– Ah, j'ai dit. À quel âge on commence à travailler ?

Elle a eu une moue hésitante :

– Entre vingt-deux et vingt-cinq ans, dans ton cas.

J'ai calculé dans ma tête.

– Donc quand j'aurai vécu plus de deux fois ma vie. Deux fois tout le temps mis pour apprendre à marcher, à parler, à lire, à nager... Deux vies de Suzanne à avoir peur du collège, peur du lycée, peur du bac, peur des études et peur du chômage.

– Ne te moque pas, a dit ma mère, il faut être vigilant. Les années passent vite. Et plus on vieil-

lit, plus il devient difficile de rattraper le temps qu'on a perdu.

J'ai éprouvé comme un sentiment d'écoeurement, quelque chose entre l'envie de vomir et la sensation de vertige.

– Oh, oh, ai-je grommelé entre mes dents, je crois qu'il serait plus simple de renoncer dès maintenant à travailler un jour. J'y gagnerais une vie complète à perdre mon temps. J'en profiterais pour lire tous les bouquins de la bibliothèque.

– Qu'est-ce que tu dis ? a demandé ma mère.

– Rien, j'ai dit. Je réfléchissais à ce que j'allais faire maintenant.

– Avance ton travail pour la semaine prochaine, a dit Maman.

– D'accord, j'ai dit. J'y vais.

J'ai filé dans ma chambre, j'ai fermé la porte, je me suis allongée sur mon lit et j'ai sorti mon livre de dessous mon oreiller.

Mon travail pour la semaine prochaine attendra la semaine prochaine. Les parents sont des gens inquiets et leur inquiétude est souvent aussi inutile qu'encombrante.

Cela dit, pour être juste, je dois avouer qu'il y a quelques bénéfices à tirer de l'affolement parental. Sous la pression des événements, un parent peut consentir à des sacrifices inattendus. Les miens, très impressionnés par l'importance de l'anglais, se sont mis en tête de me trouver une *baby-sitter* garantie d'origine.

— Qu'est-ce que tu dirais de discuter deux ou trois fois par semaine avec une étudiante anglaise ? m'a demandé ma mère. Elle pourrait venir te garder à la sortie des cours, te parler en anglais et tu en profiterais pour faire de grands progrès.

— Formidable, j'ai dit.

Et je trouvais cette idée vraiment formidable. Sur le théâtre de mon imagination a commencé un fantastique défilé de possibles silhouettes anglaises. Une jeune fille rousse en jupe écossaise et chemisier blanc ? Une punkette aux cheveux verts et veste de vinyle noir ? Une princesse au brushing blond et aux yeux bleus ? Une étudiante au visage indien, un troisième œil de fard rouge peint sur le front ?

J'hésitais, je rêvassais. Je me demandais si cette

jeune personne deviendrait une amie ou un cauchemar. Bref, je l'attendais. Et puis, quinze jours après la rentrée, c'est arrivé.

Je lisais, mollement vautrée sur mon lit, quand un cri familier m'a électrisée des pieds à la tête.

– Suzanne! a appelé ma mère. Suzanne!

J'ai posé mon livre à plat sur la tranche, je me suis levée et je l'ai rejointe au salon.

– Suzanne, m'a-t-elle dit quand je suis entrée, je te présente la personne qui va t'aider à travailler ton anglais le mardi et le jeudi soir.

– Oui, ai-je dit en cherchant des yeux la jeune fille partout dans la pièce.

Je ne voyais pas de qui elle voulait parler, quand tout à coup mon regard s'est arrêté sur quelque chose d'inhabituel dans le décor: un grand garçon aux cheveux courts et noirs qui me fixait d'un air bonasse.

– *Hello* Suzanne, a-t-il dit.

Il a souri largement en me montrant d'un seul coup un nombre invraisemblable de dents. Ce type devait avoir environ cent cinquante dents. Interloquée, je me suis retournée vers ma mère:

– C’est la jeune fille ? ai-je demandé.

– Ne sois pas stupide, voyons, m’a répondu ma mère, c’est le jeune homme envoyé par l’Alliance française. Il est anglais et il se nomme Tim.

– *Hello* Suzanne, a répété Tim en entendant son nom.

Il a souri à nouveau mais il semblait assez mal à l’aise. Il se dandinait, balançant d’un pied sur l’autre sa longue figure blanche et ses yeux ronds comme des pièces de dix francs. Allait-il répéter *hello* chaque fois qu’il entendrait son nom ?

– Tim ? ai-je dit pour vérifier.

– *Hello*, a-t-il dit en se penchant vers moi pour me serrer la main.

Formidable. J’adorais ce type qui répétait *hello* à tout bout de champ. Je lui ai pris la main et je lui ai souri à mon tour.

– C’est bien, Suzanne, tu peux retourner dans ta chambre, a dit ma mère en interrompant cette étonnante rencontre. Tim viendra te chercher demain à la sortie de l’école. Maintenant j’aimerais discuter un peu seule à seul avec lui de

quelques questions d'organisation. Asseyez-vous, Tim, lui dit-elle tandis que je sortais de la pièce.

– *Hello* Tim, ai-je lancé en refermant la porte derrière moi.

– *Bye-bye* Suzanne, m'a-t-il répondu.

Merveilleux : il ne disait pas seulement *hello*, il disait aussi *bye-bye*. J'espérais de tout mon cœur que nous allions nous entendre, tous les deux.

Ce soir-là, ma mère avait l'air assez satisfaite d'elle-même.

– J'ai trouvé un étudiant très bien pour aider Suzanne à travailler son anglais, a-t-elle dit à mon père quand il est revenu de son travail.

– Ah oui ? a remarqué mon père en ôtant son imperméable. Quel âge a ce garçon ?

– Dix-neuf ans.

– Et qu'est-ce qu'il étudie à Paris ?

– Il est inscrit en faculté de littérature française, a répondu ma mère.

– Très bien, très bien, a dit mon père en sortant le journal de la poche de son imperméable et en s'asseyant au salon. Suzanne va bien ?

– Oui, j’ai dit en entrant dans le salon, bonsoir Papa.

– Bonsoir Suzanne, a dit Papa en collant un léger baiser sur mon front.

J’étais déjà en pyjama et je m’étais brossé les dents. Mon père revient toujours tard de son travail. Il est rarement là en fin de semaine, à cause du travail, ou parce qu’il saute en parachute. C’est son sport préféré. Souvent, je ne l’entends pas rentrer le soir. Je suis déjà endormie. Souvent aussi Maman sort dîner avec lui au restaurant. Maintenant que j’ai onze ans, ils ne me commandent plus de *baby-sitter*. Ils ferment la porte de l’appartement à double tour et je me garde toute seule.

J’aime beaucoup mon père. Il m’emmène parfois au cinéma. Pour mon anniversaire par exemple. Et il a toujours l’air content de me voir. Quand il me voit, bien sûr.

– Bonjour Suzanne, me dit-il en me passant la main dans les cheveux.

J’adore qu’il me passe la main dans les cheveux.

– Tout se passe bien à l'école ? Il paraît que tu as de bons résultats ?

On aura reconnu là une question sans réponse. Je ne réponds donc pas. Je me contente de rester un moment à côté de lui. Puis je retourne à mes occupations personnelles. Mon père n'est pas du tout le genre de parent à qui je bramerais sous le nez :

– Est-ce que tu m'aimeuh ?

Je n'oserais pas. Je pense qu'il ne comprendrait même pas la question. Il lèverait les yeux de son journal, très étonné, et il me regarderait.

– Pardon ? dirait-il sans doute, tu me demandais quelque chose, Suzanne ?

– Oh non, répondrais-je probablement, rien du tout. Je chantonnais.

Pour une fois, je n'ai pas lu très longtemps dans mon lit. J'ai préféré éteindre la lumière et penser un long moment à Tim qui viendrait me chercher à la sortie de l'école pour me parler anglais. Tim est le premier jeune homme dont je fais la connaissance. Pourvu que nous soyons amis.

De la même autrice à l'école des loisirs

Collection NEUF

Et Dieu dans tout ça ?
Tu seras un homme mon neveu
La prédiction de Nadia
Le monde de Joseph
Babyfaces

Verte
Pome
Mauve

Collection MÉDIUM

Satin Grenadine
Séraphine

Le journal d'Aurore
tome 1 : *Jamais contente*
tome 2 : *Toujours fâchée*
tome 3 : *Rien ne va plus*
et
l'intégrale en grand format

J'envie ceux qui sont dans ton cœur
Juke-box (recueil de nouvelles collectif)
Sothik

Collection MÉDIUM +

Les yeux d'or

© 2018, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition Neuf poche
© 1995, l'école des loisirs, Paris, pour la première édition
© 2018, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique

*Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : septembre 2018*

ISBN 978-2-211-30068-1